



Théophile Gautier

Le Capitaine
Fracasse

Le Capitaine Fracasse

Pages de titre

AVANT-PROPOS

LE CHÂTEAU DE LA MISÈRE

LE CHARIOT DE THESPIS

L'AUBERGE DU SOLEIL BLEU

BRIGANDS POUR LES OISEAUX

CHEZ MONSIEUR LE MARQUIS

EFFET DE NEIGE

LES CHOSES SE COMPLIQUENT

COUPS D'ÉPÉE, COUPS DE BATON

UNE TÊTE DANS UNE LUCARNE

LE PONT-NEUF

LE « RADIS COURONNÉ »

DOUBLE ATTAQUE

LES DÉLICATESSES DE LAMPOURDE

MALARTIC À L'OEUVRE

VALLOMBREUSE

LA BAGUE D'AMÉTHYSTE

EN FAMILLE

ORTIES ET TOILES D'ARAIGNÉE

HYMEN, O HYMÉNÉE !

LE CHÂTEAU DU BONHEUR

Page de copyright

Le Capitaine Fracasse

Théophile Gautier

AVANT-PROPOS

Voici un roman dont l'annonce figurait, il y a une trentaine d'années déjà — le temps marche si vite ! — sur la couverture des livres de Renduel, l'éditeur à la mode alors. La publicité naïve encore se servait de ces moyens primitifs pour attirer l'attention sur les œuvres futures, et inscrivait au revers des œuvres présentes des titres qu'on choisissait retentissants ou bizarres, suivant le goût de l'époque, sans que l'auteur eût toujours un plan bien arrêté et fût en mesure de tenir immédiatement cette vague promesse. On dresserait un curieux catalogue de ces romans qui n'ont pas été faits et dont le plus célèbre est La Quiquengrogne de Victor Hugo. Il faudra désormais rayer Le Capitaine Fracasse de cette liste. Nous avons enfin payé cette lettre de change de jeunesse tirée sur l'avenir, et ce n'est pas sans une certaine mélancolie que nous achevons dans l'âge mûr ce livre dont l'idée est si ancienne, que, pour la retrouver, nous avons été obligé de faire dans notre mémoire ce travail auquel on se livre parmi de vieux papiers à la recherche d'un document perdu. Oh ! que de poussière sur de frais souvenirs, que de lettres jaunies si parfumées autrefois, que de billets signés de mains qui n'écriront plus « Never, oh, never more ! » comme dit Edgar Poe dans son

navrant poème du Corbeau ! Pourquoi aller reprendre au fond du passé ce vieux rêve presque oublié, et peindre laborieusement cette esquisse dont les premiers traits à peine avaient été jetés sur la toile au crayon blanc, et que l'aile du temps a effacés plus qu'à demi ?

Pourquoi donner suite à ce projet abandonné lorsqu'il était si simple d'écrire un ouvrage plus en harmonie avec les préoccupations modernes ? Depuis longtemps l'on avait cessé de nous demander : « Quand paraîtra Le Capitaine Fracasse ? » Beaucoup de gens croyaient qu'il était paru et en faisaient même la critique mais de loin en loin, à travers les mille soins de la vie, les voyages, l'incessante besogne du journalisme, l'achèvement d'autres œuvres, un remords nous prenait et nous songions avec une certaine honte à cette promesse non accomplie, dont nul autre que nous peut-être ne gardait souvenance. Les Orientaux s'imaginent que les figures sculptées ou peintes viennent au jugement dernier supplier les artistes de leur donner une âme. Nous avons peur de voir apparaître le capitaine Fracasse pour nous faire une réclamation du même genre. Le baptême du titre lui créait une sorte d'existence qui avait besoin d'être complétée.

Nous ne pouvions lui contester son droit de devenir un roman en deux volumes il fallait au moins bâtir un domicile à cette ombre

errante que les annonces n'admettaient plus, et vers 1857
nous
l'installâmes dans le château de la Misère. Quoique le
logement fût
délabré et peu confortable, voyant notre héros à peu près
abrité des
intempéries de l'air, nous partîmes pour la Russie, où les
féeries de
l'hiver et l'ivresse de la neige nous retinrent plusieurs mois.
Au
retour, cette vie parisienne dont le tourbillon entraîne les
plus fortes
volontés nous reprit de plus belle, et Fracasse fut menacé
de ne
jamais sortir de son château en ruine.

Cependant, il n'y devait pas rester et commença son
odyssée à
travers les numéros de la Revue nationale. Il a maintenant
la forme
qu'il exigeait. Nous espérons qu'il nous laissera tranquille.

Pendant ce long travail, nous nous sommes autant que
possible
séparé du milieu actuel, et nous avons vécu
rétrospectivement, nous
reportant vers 1830, aux beaux jours du romantisme de ce
livre,
malgré la date qu'il porte et son exécution récente, il
n'appartient
réellement pas à ce temps-ci. Comme les architectes qui,
dans
l'achèvement d'un plan ancien, se conforment au style
indiqué, nous
avons écrit Le Capitaine Fracasse dans le goût qui régnait
au moment
où il eût dû paraître. On n'y trouvera aucune thèse
politique, morale
ou religieuse. Nul grand problème ne s'y débat. On n'y
plaide pour
personne. L'auteur n'y exprime jamais son opinion. C'est une
œuvre

purement pittoresque, objective, comme diraient les Allemands. Bien que l'action se passe sous Louis XIII, Le Capitaine Fracasse n'a d'historique que la couleur du style. Les personnages s'y présentent comme dans la nature par leur forme extérieure, avec leur fond obligé de paysage ou d'architecture. Leurs costumes sont décrits, leurs gestes dessinés et quand ils parlent, ils emploient la langue de leur époque. Figurez-vous que vous feuillotez des eaux-fortes de Callot ou des gravures d'Abraham Bosse historiées de légendes. Mais arrêtons nous. N'allons pas faire une préface quand il n'est besoin que de quelques mots d'explication.

T
H
·
G
·

Octobr
e 1863

LE CHÂTEAU DE LA MISÈRE

Sur le revers d'une de ces collines décharnées
qui bossuent les
Landes, entre Dax et Mont-de-Marsan, s'élevait,
sous le règne de
Louis XIII, une de ces gentilhommières si
communes en Gascogne,
et que les villageois décorent du nom de château.

Deux tours rondes, coiffées de toits en éteignoir,
flanquaient les
angles d'un bâtiment, sur la façade duquel deux
rainures
profondément entaillées trahissaient l'existence
primitive d'un pont-
levis réduit à l'état de sinécure par le nivelage du
fossé, et donnaient
au manoir un aspect féodal, avec leurs
échauguettes en poivrière et
leurs girouettes à queue d'aronde. Une nappe de
lierre enveloppant à
demi l'une des tours tranchait heureusement par
son vert sombre sur
le ton gris de la pierre déjà vieille à cette époque.

Le voyageur qui eût aperçu de loin le castel
dessinant ses faitages
pointus sur le ciel, au-dessus des genêts et des
bruyères, l'eût jugé
une demeure convenable pour un hobereau de
province ; mais, en

approchant, son avis se fût modifié. Le chemin qui menait de la route à l'habitation s'était réduit, par l'envahissement de la mousse et des végétations parasites, à un étroit sentier blanc semblable à un galon terni sur un manteau râpé.

Deux ornières remplies d'eau de pluie et habitées par des grenouilles témoignaient qu'anciennement des voitures avaient passé par là mais la sécurité de ces batraciens montrait une longue possession et la certitude de n'être pas dérangés.

— Sur la bande frayée à travers les mauvaises herbes, et détrempee par une averse récente, on ne voyait aucune empreinte de pas humain, et les brindilles de broussailles, chargées de gouttelettes brillantes, ne paraissaient pas avoir été écartées depuis longtemps.

De larges plaques de lèpre jaune marbraient les tuiles brunies et désordonnées des toits, dont les chevrons pourris avaient cédé par places à la rouille empêchant de tourner les girouettes, qui indiquaient toutes un vent différent ; les lucarnes étaient bouchées par des volets de bois déjeté et fendu. Des pierrailles remplissaient les harhacanes des tours ; sur les douze fenêtres de la façade, il y en avait huit barrées par des planches ; les deux autres montraient des vitres

bouillonnées, tremblant, à la moindre pression de la bise, dans leur réseau de plomb. Entre ces fenêtres, le crépi, tombé par écailles comme les squames d'une peau malade, mettait à nu des briques disjointes, des moellons effrités aux pernicieuses influences de la lune : la porte, encadrée d'un linteau de pierre, dont les rugosités régulières indiquaient une ancienne ornementation émoussée par le temps et l'incurie, était surmontée d'un blason fruste que le plus habile héraut d'armes eût été impuissant à déchiffrer et dont les lambrequins se contournaient fantasquement, non sans de nombreuses solutions de continuité. Les vantaux de la porte offraient encore, vers le haut, quelques restes de peinture sang de boeuf et semblaient rougir de leur état de délabrement ; des clous à tête de diamant contenaient leurs ais fendillés et formaient des symétries interrompues çà et là.

Un seul battant s'ouvrait et suffisait à la circulation des hôtes évidemment peu nombreux du castel, et contre le jambage de la porte s'appuyait une roue démantelée et tombant en javelle, dernier débris d'un carrosse défunt sous le règne précédent. Des nids d'hirondelles

oblitéraient le faîte des cheminées et les angles des
fenêtres, et, sans
un mince filet de fumée qui sortait d'un tuyau de
briques et se
tortillait en vrille comme dans ces dessins de
maisons que les écoliers
griffonnent sur la marge de leurs livres de classe,
on aurait pu croire
le logis inhabité : maigre devait être la cuisine qui
se préparait à ce
foyer, car un soudard avec sa pipe eût produit des
flocons plus épais.

C'était le seul signe de vie que donnât la
maison, comme ces
mourants dont l'existence ne se révèle que par la
vapeur de leur
souffle.

En poussant le vantail mobile de la porte, qui ne
cédait pas sans
protester et tournait avec une évidente mauvaise
humeur sur ses
gonds oxydés et criards, on se trouvait sous une
espèce de voûte
ogivale plus ancienne que le reste du logis, et
divisée par quatre
boudins de granit bleuâtre se rencontrant à leur
point d'intersection à
une pierre en saillie où se revoyaient un peu moins
dégradées les
armoiries sculptées à l'extérieur, trois cigognes
d'or sur champ
d'azur, ou quelque chose d'analogue, car l'ombre
de la voûte ne
permettait pas de les bien distinguer. Dans le mur
étaient scellés des

éteignoirs en tôle noircis par les torches, et des anneaux de t'or où s'attachaient autrefois les chevaux des visiteurs, événement bien rare aujourd'hui, à en croire la poussière qui les souillait.

De ce porche, sous lequel s'ouvraient deux portes, l'une conduisant aux appartements du rez-de-chaussée, l'autre à une salle qui avait pu jadis servir de salle des gardes, on débouchait dans une cour triste, nue et froide, entourée de hautes murailles rayées de longs filaments noirs par les pluies d'hiver. Dans les angles de la cour, parmi les gravats tombés des corniches ébréchées, poussaient l'ortie, la fille-avoine et la ciguë, et les pavés étaient encadrés d'herbe verte.

Au fond, une rampe côtoyée de garde-fous en pierre ornés de boules surmontées de pointes, menait à un jardin situé en contrebas de la cour. Les marches rompues et disjointes faisaient bascule sous le pied ou n'étaient retenues que par les filaments des mousses et des plantes pariétaires ; sur l'appui de la terrasse avaient crû des joubarbes, des ravenelles et des artichauts sauvages.

Quant au jardin lui-même, il retournait doucement à l'état de

hallier ou de forêt vierge. À l'exception d'un carré où se pommelaient quelques choux aux feuilles veinées et vert-de-grisées, et qu'étoilaient des soleils d'or au cœur noir, dont la présence témoignait d'une sorte de culture, la nature reprenait ses droits sur cet espace abandonné et en effaçait les traces du travail de l'homme qu'elle semble aimer à faire disparaître. Les arbres non taillés projetaient en tous sens des branches gourmandes. Les buis, destinés à marquer le dessin des bordures et des allées, étaient devenus des arbustes, ne subissant plus le ciseau depuis de longues années. Des graines apponées par le vent avaient germé au hasard et se développaient avec cette robustesse vivace, particulière aux mauvaises herbes, à la place qu'avaient occupée les jolies fleurs et les plantes rares.

Les ronces, aux ergots épineux, se croisaient d'un bord à l'autre des sentiers et vous accrochaient au passage pour vous empêcher d'aller plus loin et vous dérober ce mystère de tristesse et de désolation. La solitude n'aime pas être surprise en déshabillé et sème autour d'elle toutes sortes d'obstacles.

Pourtant, si l'on eût persisté, sans redouter les égratignures des

broussailles et les soufflets des branches, à suivre
jusqu'au bout
l'antique allée devenue plus obstruée et plus
touffue qu'une sente
dans les bois, on serait arrivé à une espèce de
niche de rocaille
figurant un antre rustique. Aux plantes semées
jadis entre l'interstice
des roches, telles qu'iris, glaïeuls, lierre noir, il s'en
était ajouté
d'autres, persicaire, scolopendres, lambrouches
sauvages qui
pendaient comme des barbes, et voilaient à demi
une statue de
marbre représentant une divinité mythologique,
Flore ou Pomone,
laquelle avait dû être fort galante en son temps et
faire honneur à
l'ouvrier, mais qui était camarade comme la Mort,
ayant le nez cassé.
La pauvre déesse portait en sa corbeille, au lieu de
fleurs, des
champignons moisissés et d'aspect vénéneux ; elle-
même semblait avoir
été empoisonnée, car des taches de mousse brune
tiraient son corps
jadis si blanc. À ses pieds croupissait, sous une
couche verte de
lentilles d'eau dans une conque de pierre, une
flaque brune, résidu
des pluies ; car le mufle de lion, qu'on pouvait
encore discerner au
besoin, ne vomissait plus d'eau, n'en recevant pas
des conduits
bouchés ou détruits.

Ce cabinet grotesque, comme on disait alors,
témoignait, tout
ruiné qu'il était, d'une certaine aisance disparue et
du goût pour les
arts des anciens possesseurs du castel.
Convenablement décrassée et
restaurée, la statue eût laissé voir le style florentin
de la Renaissance
à la manière des sculpteurs italiens venus en
France à la suite de
maître Roux et du Primatice, époque probable des
splendeurs de la
famille maintenant déchue.

La grotte s'appuyait à une muraille verdie et
salpêtrée, où
s'entrecroisaient encore des restes de treillages
rompus et destinés
sans doute à masquer les parois du mur, lors de sa
construction, sous
un rideau de plantes grimpantes et feuillues. Cette
muraille, à peine
visible à travers les frondaisons désordonnées des
arbres
démésurément grandis, fermait le jardin de ce
côté.

Au-delà s'étendait la lande avec son horizon
triste et bas pommelé
de bruyères. En revenant vers le castel, on
apercevait la façade
opposée plus ravagée et plus dégradée que celle
qui vient d'être
décrite, les derniers maîtres ayant tâché de garder
au moins
l'apparence, et concentré leurs faibles ressources
sur ce côté.

Dans l'écurie, où vingt chevaux eussent pu tenir
à l'aise, un
maigre bidet, dont la croupe saillait en
protubérances osseuses, tirait
d'un râtelier vide quelques brins de paille du bout
de ses dents jaunes
et déchaussées, et de temps en temps tournait vers
la porte un œil
enchâssé dans une orbite au fond de laquelle les
rats de Montfaucon
n'eussent pas trouvé le plus léger atome de
graisse.

Au seuil du chenil, un chien unique, flottant
dans sa peau trop
large où ses muscles détendus se dessinaient en
lignes flasques,
sommeillait le museau posé sur l'oreiller peu
rembourré de ses
pattes ; il paraissait tellement habitué à la solitude
du lieu, qu'il avait
renoncé à toute surveillance, et ne s'inquiétait
point, comme les
chiens, même assoupis, ont coutume de le faire, au
moindre bruit qui
se fait entendre.

Lorsqu'on voulait pénétrer dans l'habitation, on
rencontrait un
énorme escalier à rampe de bois taillée en
balustre. Cet escalier
n'avait que deux paliers, le logis ne renfermant pas
plus de deux
étages. — Il était en pierre jusqu'au premier, en
briques et en bois à
partir de là. Sur les murs, des grisailles dévorées
par l'humidité

semblaient avoir voulu simuler le relief d'une
architecture richement
ornée, avec les ressources du clair-obscur et de la
perspective. On y
devinait encore une suite d'Hercules terminés en
gaine supportant
une corniche à modillons d'où partait, en
s'arrondissant, un berceau
de treillages festonnés de pampres laissant
apercevoir un ciel passé
de couleur et géographié d'îles inconnues par
l'infiltration des eaux
de la pluie. Entre les Hercules, dans des niches
peintes, se pavanaient
des bustes d'empereurs romains et autres
personnages illustres de
l'histoire ; mais tout cela si vague, si fané, si
détruit, si disparu, que
c'était plutôt le spectre d'une peinture qu'une
peinture réelle, et qu'il
en faudrait parler avec des ombres de mots, les
vocables ordinaires
étant trop substantiels pour cela.

Les échos de cette cage vide semblaient tout
étonnés de répéter le
bruit d'un pas.

Une porte verte, dont la serge avait jauni et
n'était plus retenue
que par quelques clous dédorés, donnait passage
dans une pièce qui
avait pu servir de salle à manger aux temps
fabuleux où l'on
mangeait dans ce logis désert. Une grosse poutre
divisait le plafond
en deux compartiments rayés de soliveaux
apparents, dont l'interstice

avait été revêtu autrefois d'une couche de couleur
bleue effacée par
la poussière et les toiles d'araignée que la tête de
loup n'allait jamais
troubler à cette hauteur. Au-dessus de la cheminée
de forme antique,
un massacre de cerf dix cors épanouissait son bois,
et, le long des
murailles grimaçaient sur les toiles rembrunies des
portraits enfumés
représentant des capitaines cuirassés ayant leur
casque à côté d'eux
ou tenu par un page, et fixant sur vous des yeux
profondément noirs
seuls vivants dans leurs figures mortes ; des
seigneurs en simarre de
velours, la tête posée sur des rotondes roides
d'empois comme des
chefs de saint Jean-Baptiste sur des plats d'argent,
des douairières en
costume à la vieille mode, effrayantes de lividité et
prenant par la
décomposition des couleurs, des apparences de
stryges, de lamies et
d'empouses. Ces peintures, faites par des
barbouilleurs de province,
prenaient de la barbarie même du travail un aspect
hétéroclite et
formidable. Quelques unes étaient sans cadres
d'autres avaient des
bordures d'un or terni et rougi.

Toutes portaient à leur angle le blason de la
famille et l'âge du
personnage représenté ; mais, que le chiffre fût
bas ou élevé, il

n'existait pas une différence bien appréciable entre ces têtes aux lumières jaunes, aux ombres carbonisées, enfumées de vernis et saupoudrées de poussière ; deux ou trois de ces toiles chancées et couvertes d'une fleur de moisissure présentaient des tons de cadavre en décomposition, et prouvaient, de la part du dernier descendant de ces hommes de race et d'épée, une indifférence complète à l'endroit des effigies de ses nobles aïeux. Le soir, cette galerie muette et immobile devait se transformer, aux reflets incertains des lampes, en une file de fantômes terrifiants et ridicules à la fois. Rien n'est plus triste que ces portraits oubliés dans ces chambres désertes ; reproductions à demi effacées elles-mêmes de formes depuis longtemps dissoutes sous terre.

Tels qu'ils étaient, ces fantômes peints étaient des hôtes bien appropriés à la solitude désolée du logis. Des habitants réels eussent paru trop vivants pour cette maison morte. Au milieu de la salle figurait une table en poirier noirci, aux pieds tournés en spirales comme des colonnes salomoniques, que les tarets avaient piquée de milliers de trous, sans être troublés dans leur travail silencieux. Une

fine couche grise, sur laquelle le doigt eût pu tracer des caractères, en couvrait la surface, et montrait qu'on n'y mettait pas souvent le couvert.

Deux dressoirs ou crédences de même matière, ornés de quelques sculptures et probablement achetés en même temps que la table à des époques plus heureuses, se faisaient pendant d'un côté de la salle à l'autre ; des faïences égueulées, des verreries disparates et deux ou trois rustiques figulines de Bernard Palissy représentant des anguilles, des poissons, des crabes et des coquillages émaillés sur un fond de verdure, garnissaient misérablement le vide des planches.

Cinq ou six chaises recouvertes de velours qui avait pu jadis être incarnadin, mais que les années et l'usage rendaient d'un roux pisseux, laissaient échapper leur bourre par les déchirures de l'étoile et boitaient sur des pieds impairs comme des vers scazons ou des soudards éclopés s'en retournant chez eux après la bataille. À moins d'être un esprit, il n'eût point été prudent de s'y asseoir, et, sans doute, ces sièges ne servaient que lorsque le conciliabule des ancêtres sortis de leurs cadres venaient prendre place à la table inoccupée, et

devant un souper imaginaire causaient entre eux
de la décadence de
la famille pendant les longues nuits d'hiver si
favorables aux agapes
de spectres. De cette salle on pénétrait dans une
autre un peu moins
grande. Une de ces tapisseries de Flandre appelées
« légumes »
garnissait les murailles. Que ce mot tapisserie
n'éveille en votre
imagination aucune idée de luxe inopportun. Celle-
ci était usée,
élimée, passée de ton ; les lés décousus faisaient
cent hiatus et ne
tenaient plus que par quelques fils et la force de
l'habitude.

Les arbres décolorés étaient jaunes d'un côté et
bleus de l'autre.

Le héron, debout sur une patte au milieu des
roseaux, avait
considérablement souffert des mites. La ferme
flamande, avec son
puits festonné de houblon, ne se discernait presque
plus, et, de la
figure blafarde du chasseur à la poursuite des
halbrans, la bouche
rouge et l'œil noir, apparemment d'un meilleur
teint que les autres
nuances, avaient seuls conservé le coloris primitif,
comme un
cadavre à la pâleur de cire dont on a vermillonné la
bouche et ravivé
les sourcils. L'air jouait entre le mur et le tissu
détendu et lui
imprimait des ondulations suspectes. Hamlet,
prince de Danemark,

s'il eût causé dans cette chambre, eût tiré son épée
et piqué Polonius
derrière la tapisserie en criant : « Un rat ! » Mille
petits bruits,
imperceptibles chuchotements de la solitude qui
rendent le silence
plus sensible, inquiétaient l'oreille et l'esprit du
visiteur assez hardi
pour pénétrer jusque-là. Les souris grignotaient
faméliquement
quelques bouts de laine à l'envers de la basse lisse.
Les vers râpaient
le bois des poutres avec un bruit de lime sourde, et
l'horloge de la
mort frappait l'heure sur les panneaux des
boiseries.

 Quelquefois un bois de meuble craquait
 inopinément, comme si la
solitude ennuyée étirait ses jointures, et vous
causait, malgré vous, un
tressaillement nerveux.

 Un lit à colonnes en quenouille, fermé par des
 rideaux de
brocatelle coupés à tous leurs plis et dont les
ramages verts et blancs
se confondaient dans une même teinte jaunâtre,
occupait un coin de
la pièce, et l'on n'eût osé en relever les pentes de
peur d'y trouver
dans l'ombre quelque larve accroupie ou quelque
forme roide
dessinant, sous la blancheur du drap, un nez
pointu, dans des
pommettes osseuses, des mains jointes et des pieds
placés comme

ceux des statues allongées sur des tombeaux ; tant
les choses faites
pour l'homme et d'où l'homme est absent prennent
vite un air
surnaturel ! On eût pu supposer aussi qu'une jeune
princesse
enchantée y reposait d'un sommeil séculaire
comme la Belle au bois
dormant, mais les plis avaient une rigidité trop
sinistre et trop
mystérieuse pour cela et s'opposaient à toute idée
galante.

Une table en bois noir avec des incrustations de
cuivre qui se
détachaient, un miroir trouble et louche, dont le
tain avait coulé, las
de ne pas refléter de figure humaine, un fauteuil de
tapisserie au petit
point, ouvrage de patience et de loisir mené à fin
par quelque aïeule,
mais qui ne laissait plus discerner que quelques fils
d'argent parmi
les soies et les laines déteintes, complétaient
l'ameublement de cette
chambre, à la rigueur habitable pour un homme
qui n'eût craint ni les
esprits ni les revenants.

Ces deux pièces répondaient aux deux fenêtres
non condamnées
de la façade.

Un jour blême et verdâtre y descendait à travers
les vitres dépolies
dont le dernier nettoyage remontait bien à cent ans
et qui semblaient
étamées en dehors. De grands rideaux, fripés dans
leurs cassures et

qui se seraient déchirés si on eût voulu les faire
glisser sur leurs
tringles dévorées de rouille, diminuait encore
cette lumière de
crépuscule et ajoutaient à la mélancolie du lieu.

En ouvrant la porte qui se trouvait au fond de
cette dernière
chambre, on tombait en pleines ténèbres, on
abordait le vide, l'obscur
et l'inconnu. Peu à peu, cependant, l'œil s'habituaît
à cette ombre
traversée de quelques jets livides filtrant à travers
les jointures des
planches qui bouchaient les fenêtres et découvrait
confusément une
enfilade de chambres délabrées, au parquet
disjoint, semé de vitres
brisées, aux murailles nues ou à demi couvertes de
quelques
lambeaux de tapisserie effrangée, aux plafonds
laissant paraître les
lattes et passer l'eau du ciel, admirablement
disposés pour les
sanhédryns de rats et les états généraux de
chauves-souris. En
quelques endroits, il n'eût pas été sûr de s'avancer,
car le plancher
ondulait et pliait sous le pas, mais jamais personne
ne s'aventurait
dans cette Thébaïde d'ombre, de poussière et de
toiles d'araignée.
Dès le seuil, une odeur de relent, un parfum de
moisissure et
d'abandon, le froid humide et noir particulier aux
lieux sombres,

vous montait aux narines comme lorsqu'on lève la
pierre d'un caveau
et qu'on se penche sur son obscurité glaciale.

En effet, c'était le cadavre du passé qui tombait
lentement en
poudre dans ces salles où le présent ne mettait pas
le pied, c'étaient
les années endormies qui se berçaient comme dans
des hamacs aux
toiles grises des encoignures.

Au-dessus, dans les greniers, gîtaient, pendant
le jour, les hiboux,
les chouettes et les choucas avec leurs oreilles de
plume, leurs têtes
de chat et leurs rondes prunelles
phosphorescentes.

Le toit effondré en vingt endroits laissait entrer
et sortir librement
ces aimables oiseaux, aussi à l'aise là que dans les
ruines de
Monqhéry ou du château Gaillard. Chaque soir,
l'essaim poudreux
s'envolait en piaulant et en poussant des clameurs
qui eussent ému
les superstitieux, pour aller chercher au loin une
nourriture qu'il
n'eût pas trouvée dans cette tour de la faim.

Les pièces du rez-de-chaussée ne contenaient
rien qu'une demi-
douzaine de bottes de paille, des râpes de maïs et
quelques menus
instruments de jardinage. Dans l'une d'elles se
voyait une paillasse
gonflée de feuilles sèches de blé de Turquie, avec
une couverture de

laine bise qui paraissait être le lit de l'unique valet du manoir.

Comme le lecteur doit être las de cette promenade à travers la solitude, la misère et l'abandon, menons-le à la seule pièce un peu vivante du château désert, à la cuisine, dont la cheminée envoyait au ciel ce léger nuage blanchâtre mentionné dans la description extérieure du castel.

Un maigre feu léchait de ses langues jaunes la plaque de la cheminée, et de temps en temps atteignait le fond d'un coquemar de fonte pendu à la crémaillère, et sa faible réverbération allait piquer dans l'ombre une paillette rougeâtre au bord des deux ou trois casseroles attachées au mur. Le jour qui tombait par le large tuyau montant jusqu'au toit, sans faire de coude, s'assoupissait sur les cendres en teintes bleuâtres et faisait paraître le feu plus pâle, en sorte que dans cet âtre froid la flamme même semblait gelée. Sans la précaution du couvercle il eût plu dans la marmite et l'orage eût allongé le bouillon.

L'eau lentement échauffée avait fini par se mettre à gronder, et le coquemar râlait dans le silence comme une personne asthmatique : quelques feuilles de choux, débordant avec l'écume, indiquaient que

la portion cultivée du jardin avait été prise à contribution pour ce brouet plus que spartiate.

Un vieux chat noir, maigre, pelé comme un manchon hors d'usage et dont le poil tombé laissait voir par places la peau bleuâtre, était assis sur son derrière aussi près du feu que cela était possible sans se griller les moustaches, et fixait sur la marmite ses prunelles vertes traversées d'une pupille en forme d'I avec un air de surveillance intéressée. Ses oreilles avaient été coupées au ras de la tête et sa queue au ras de l'échine, ce qui lui donnait la mine de ces chimères japonaises qu'on place dans les cabinets parmi les autres curiosités, ou bien encore de ces animaux fantastiques à qui les sorcières, allant au sabbat, confient le soin d'écumer le chaudron où bouillent leurs philtres.

Ce chat tout seul, dans cette cuisine, semblait faire la soupe pour lui-même, et c'était sans doute lui qui avait disposé sur la table de chêne une assiette à bouquets verts et rouges, un gobelet d'étain, fourbi sans doute avec ses griffes tant il était rayé, et un pot de grès sur les flancs duquel se dessinaient grossièrement, en traits bleus, les armoiries du porche, de la clef de voûte et des portraits.

Qui devait s'asseoir à ce modeste couvert
apporté dans ce manoir
sans habitants ? peut-être l'esprit familier de la
maison, le genius loti,
le Kobold fidèle au logis adopté, et le chat noir à
l'œil si
profondément mystérieux attendait sa venue pour
le servir la
serviette sur la patte.

La marmite bouillait toujours, et le chat restait
immobile à son
poste comme une sentinelle qu'on a oublié de
relever. Enfin un pas
se fit entendre, pas lourd et pesant, celui d'une
personne âgée ; une
petite toux préalable résonna, le loquet de la porte
grinça, et un
bonhomme, moitié paysan, moitié domestique, fit
son entrée dans la
cuisine.

À l'apparition du nouveau venu, le chat noir, qui
semblait lié de
longue date avec lui, quitta les cendres de l'âtre et
se vint frotter
amicalement contre ses jambes, arquant le dos,
ouvrant et refermant
ses griffes, en faisant sortir de sa gorge ce
murmure enroué qui est le
plus haut signe de satisfaction chez la race féline.

« Bien, bien, Béalzébuth, dit le vieillard en se
courbant pour
passer à deux ou trois reprises sa main calleuse
sur le dos pelé du
chat, afin de n'être pas en reste de politesse avec
un animal ; je sais

que tu m'aimes, et nous sommes assez seuls ici,
mon pauvre maître
et moi, pour n'être pas insensibles aux caresses
d'une bête dénuée
d'âme, mais qui pourtant semble vous comprendre.

» Ces mutuelles
politesses achevées, le chat se mit à marcher
devant l'homme en le
guidant du côté de la cheminée, comme pour lui
remettre la direction
de la marmite qu'il regardait d'un air de convoitise
famélique le plus
attendrissant du monde, car Béalzébuth
commençait à vieillir, il avait
l'oreille moins fine, l'œil moins perçant, la patte
moins leste
qu'autrefois, et les ressources que lui offrait jadis
la chasse aux
oiseaux et aux souris diminuaient sensiblement ;
aussi ne quittait-il
pas de la prunelle ce ragoût dont il espérait avoir
sa part et qui lui
faisait se purlécher les babines par anticipation.

Pierre, c'était le nom du vieux serviteur, prit une
poignée de
bourrées, la jeta sur le feu à demi mort, les
brindilles craquèrent et se
tordirent, et bientôt la flamme, poussant un flot de
fumée, se dégagea
vive et claire au milieu d'une joyeuse mousqueterie
d'étincelles. On
eût dit que les salamandres prenaient leurs ébats
et dansaient des
sarabandes dans les flammes.

Un pauvre grillon pulmonique tout réjoui de
cette chaleur et de

cette clarté, essaya même de battre la mesure avec sa timbale, mais il n'y put parvenir et ne produisit qu'un son enroué.

Pierre s'assit sous le manteau de la cheminée, festonnée d'un vieux lambrequin de serge verte découpé à dents de loup et tout jauni par la fumée, sur un escabeau de bois, ayant Béalzébuth à côté de lui.

Le reflet du feu éclairait sa figure, que les années, le soleil, le grand air et les intempéries des saisons avaient boucanée pour ainsi dire et rendue plus foncée que celle d'un Indien caraïbe ; quelques mèches de cheveux blancs, s'échappant de son béret bleu et plaquées sur les tempes, faisaient encore ressortir les tons de brique de son teint basané ; des sourcils noirs contrastaient avec sa chevelure de neige. Comme les gens de la race basque.

il avait la figure allongée et le nez en bec d'oiseau de proie. De grandes rides perpendiculaires et semblables à des coupes de sabre sillonnaient ses joues de haut en bas.

Une sorte de livrée aux galons déteints, et d'une couleur qu'un peintre de profession aurait eu de la peine à définir, recouvrait à demi sa veste de chamois miroitée et noircie par endroits au frottement de la cuirasse, ce qui produisait sur le fond jaune de la peau des teintes